

L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des îles Saint-Pierre et Miquelon

ABONNEMENT payable d'avance,

St-Pierre, un an 45 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gérant

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAÎSSANT LE VENDREDI

Prix du Numéro - 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50 —
RECLAMES (la ligne ordinaire) 50 —

Toutes communications doivent être remises, au plus tard,
au bureau du Journal, le Mardi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

SOMMAIRE.

Dépêches télégraphiques. — Tir National. — Ca et la. — Distribution de prix. — Feuille Officielle. — Erratum. — Les tempêtes. — Voyages rapides. — Un brave. — L'Invasion allemande. — Actes de probité. — Chante-Fauvette. — Choses et autres. — Marées de la semaine. — Mouvement du port. — Annonces et Avis. — Feuilletons : La Sorcière de Paris et les Blanches de Bretagne.

DÉPÉCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Les télegrammes suivants sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télegrammes renferment.

SERVICE ANGLAIS

Halifax, le 15 juillet 1887.

Démonstration enthousiaste à Paris en l'honneur du général Boulanger. Les maisons non décorées ont été assaillies avec des pierres.

Frédéric Krupp, le chef de la fabrique de canons en Allemagne est mort.

Halifax, le 16 juillet 1887.

La raffinerie St-Laurent de Montréal a brûlé; les pertes s'élèvent à 500,000 dollars.

Sur la demande de Lord Hartington et de M. Chamberlain, le gouvernement modifiera dans un sens libéral diverses clauses du *Land Bill*. Le gouvernement russe a ordonné aux marchands des districts situés près de la frontière allemande de congédier tous leurs employés allemands pour le 1^{er} septembre.

La Turquie refuse de ratifier la convention relative à la question d'Egypte.

Deux trains de chemins de fer se sont heurtés près de Saint-Thomas (Ontario); 10 personnes ont été tuées et une cinquantaine blessées.

Le général Sherman a visité Halifax hier.

De nombreux vols sont commis dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse.

A St-Pétersbourg, on a attenté à la vie de la grande duchesse Elisabeth, femme du grand duc Wladimir, frère puîné du Czar; on attribue cet attentat à ce fait que la princesse qui est luthérienne s'est toujours refusée à adopter le culte catholique-grec.

Le Comte de Munster, ministre plénipotentiaire d'Allemagne à Paris aurait dit-on protesté auprès du gouvernement français contre les violentes attaques de la presse radicale. On ajoute que Lord Lyons (ambassadeur d'Angleterre) appuierait cette protestation (??).

Halifax, le 18 juillet 1887.

Aux États-Unis, une chaleur intense a causé de nombreux décès; 62 personnes sont mortes d'insolation à New-York, samedi.

L'Autriche consent à ce que le Prince Ferdinand de Cobourg-Gotha règne sur la Bulgarie.

L'Etna est en éruption; des secousses de tremblement de terre ont été ressenties en Italie.

L'accident des trains de chemin de fer qui se sont heurtés près de St-Thomas (Ontario) a causé la mort de 20 personnes qui ont été brûlées vives, cent voyageurs sont affreusement blessés. Il y avait eu collision entre le train de voyageurs et un train qui transportait du pétrole, ce qui a déterminé une terrible explosion.

Une sécheresse alarmante règne en Irlande; il n'est pas tombé de pluie depuis deux mois. Les bestiaux meurent de faim.

Sir Drummond Wolfe le négociateur anglais de la convention égyptienne est parti de Constantinople samedi.

TIR NATIONAL

C'est à se féliciter que le tir projeté pour le 14 juillet n'a pas pu avoir lieu ce jour-là par suite de mauvais temps; car

au lieu d'une belle fête nous en avons eu deux splendides, et qui sont venus fort à propos narguer les deux fameuses disolutions attendues et annoncées à grands renforts de grosse caisse. Pour la circonstance, on avait même fait la réquisition en règle des meilleures peaux d'ânes pour en jeter la nouvelle à tous les vents et essayer de convaincre les incrédules par un peu de tapage. Malheureusement, ce n'était qu'un canard de Bulgarie qui, à son vol alourdi, aurait dû être vite reconnu pour une oie sauvage. Cette prétendue épée de Damoclès n'a point eu le don d'empêcher les gens de s'amuser, ni d'amuser les autres, nous ne sommes plus à en avoir la preuve.

Dimanche, vers midi, le cortège des tireurs a quitté la Mairie, musique en tête, et ne s'est dirigé vers le champ de tir qu'après avoir parcouru plusieurs rues de la ville à la grande satisfaction de notre population toujours joyeuse d'entendre et de voir passer notre musique. Le temps était si beau et si engageant que tout Saint-Pierre s'était donné rendez-vous au Rond-Point et, sans exagération aucune, on peut bien prétendre que jamais tir n'avait attiré autant de promeneurs et d'élégantes, qui, épargnées autour de la tente et des deux côtés de la route, donnaient un cachet de gaieté à notre fête sportive.

Tout s'est passé sans accidents et sans incidents; les nombreux tireurs, 350 assure-ton, se sont disputé les prix avec acharnement; et gaiement vers six heures tout le monde a repris le chemin de la ville, les uns emportant leurs prix, les autres l'espérance pour l'année prochaine de pouvoir en faire autant.

Le retour du cortège a été des plus importants et non moins féerique a été le défilé de la foule mêlée aux tireurs; l'arrière garde était encore au Rond-Point quand la musique entonnait l'entrée triomphante des vainqueurs en ville, qui a été jouée sans interruption jusqu'aux portes de la Mairie. Avant de se séparer, tout le monde joyeux et content réclamait une retraite aux flambeaux comme *gretz* att

raction pour clore une si belle journée. M. le Maire, devant un tel enthousiasme et comme on le sait toujours dispose à faire plaisir à ses administrés, s'est empressé de se rendre à leur désir et ainsi a été décidé que la fête se continuerait dans la soirée.

Vers 9 heures, la foule encombrant les quais, s'attendant à voir renaitre de ses cendres le feu d'artifice tiré le 14; son attente n'a pas été trompée, nous pourrions même dire qu'elle a été dépassée. Des bombes et des fusées ont occupé la curiosité du public pendant que l'on faisait les préparatifs nécessaires au lancement de deux magnifiques ballons aux couleurs nationales, lesquels, en se dépliant se sont élevés aux acclamations de la foule et ont été perdus de vue dans la direction de Miquelon, qui, malgré la distance, a pu ainsi prendre une partie à notre fête.

La surprise agréable de la soirée a été le magnifique bouquet qui a fait l'adoration de tous les spectateurs, dont quelques-uns trop crédulés avaient la naïveté de croire avec la Feuille Officielle en avait été tiré un le 14 juillet. Étions au nombre des incrédules et supposons fort que le compte rendu ci-dessous était quelque peu erroné ou au moins prématuré.

A peine revenu de l'admiration des belles gerbes de feu, tout ce public empressé de courir à de nouvelles attractions en se dirigeant du côté de la Mairie, où l'on entendait déjà les bruyants de la musique municipale, suivant tout St-Pierre à sa suite.

L'invitation n'avait pas besoin bien pressante car plus qu'au 14 juillet les rues avaient peine à contenir notre population, qui avait hâte d'arrêter au dernier acte de sa réjouissance. L'entrain le plus enthousiasmant et une folle gaieté, animés par les redoublés d'une grosse caisse installée dans la personne d'un pompier, le comble à ce débordement de bonne humeur; aussi la foule à plusieurs reprises, a acclamé le maire, les com

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT.

N° 10

LA

SORCIÈRE DE PARIS.

Par TURPIN de SANSAY.

IV

La Caverne des Gibets

Oui, oui, vous avez raison, mère; ces sacrifices, je les connais; je bénis votre cœur . . . et cependant pourquoi, il y a deux ans, êtes-vous venue habiter cette caverne?

Que t'importe! Ne dois-tu pas ignorer ce qu'est ce lien maudit.

Mais j'y viens, je puis être suivi . . . et alors, vous, vous pouvez être compromis! . . .

Calme tes craintes, enfant; nul ne sau-

rait pénétrer dans cette enceinte, à moins d'y être amené par un traître; et tous les hommes que je domine ne trahiront jamais la Sorcière! . . . Contente-toi d'être heureux Jean; fais-toi aimer d'une noble et belle jeune fille, et, sache-le, tu es assez riche pour l'épouser...

Est-on maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux? dit Jean, dont la pensée se porta aussitôt vers la demeure du drapier.

Pendant quelques instants, le fils et la mère demeurèrent silencieux; on n'entendit que les grognements lointains de la vieille Arlette et le bouillonnement monotone des marmites, activé par un feu ardent.

Soudain, Jean releva la tête et interpella de nouveau Marguelonne, qui le contemplait dans une maternelle extase.

Mère, dit-il, répondez à deux de mes questions, franchement, je vous le jure, votre fils Jean n'aura plus de doutes, sur le dévouement qu'il vous doit, et désormais ne vous importunera plus dans votre mystérieux sacerdoce.

Parle, mon enfant.

Pourquoi ce vêtement de sorcière et ces simagrées continues accomplies devant les hommes qui fréquentent cette caverne.

La femme est un être faible, mon ami; elle a besoin, pour dominer, de s'entourer d'une auréole illusionnaire. Simple mortelle on ne m'écouterait pas; sorcière, on me craint, on m'obéit: ainsi le vent l'esprit humain. Quelle est ta seconde question?

Vous, dont l'âme doit être belle, puisque vous possédez le sublime élan de l'amour maternel, dites-moi quel mobile vous a poussée à être chef de bandits et d'assassins?

Marguelonne pâlit.

A cette question je ne puis te répondre!

Cependant, vous devez à votre enfant l'inspiration du respect filial...

Tais-toi! . . . Tu possèdes le sifflet d'argent qui préserve des attaques de ma bande, tu connais quelques-uns des chefs secondaires. . . c'est assez!

Non... non... ce n'est pas assez. Mère, je veux connaître aujourd'hui le motif qui vous fait agir ou jamais dez-vous, jamais, je ne reviendrai dans cette caverne! . . .

A ces paroles, Marguelonne comme atterrée.

Un tremblement fébrile s'empara de ses membres; des pleurs s'échappèrent de ses yeux.

Lui! . . . lui! . . . fit-elle en se relevant, il m'abandonnerait! . . . Mon Dieu, velez-moi de cet épreuve; car vous, mon Dieu, c'est pour racheter, c'est pour rendre heureux son enfant.

Elle s'arrêta, et tomba comme sur sa couche de paille.

Jean s'agenouilla près d'elle, à son tour dans ses bras. L'émoi dans son cœur, car il aimait ardemment et il souffrait de la position qu'il occupait.

Allons, un peu de courage, murmura-t-il; si le secret est terrible, à nous deux, il sera moins lourd.

res et la musique, qui les uns et les autres ne lui ont pas marchandé leurs fatigues. Nous joignons nos félicitations aux vivants qui ont été lâchés, et nous estimons que c'est la juste reconnaissance de la peine que Messieurs les organisateurs se sont données pour amuser leurs compatriotes ; ils y ont réussi à l'entièvre satisfaction de tous.

X.

Noms des gagnants au tir de 1887

Prix d'Honneur

1^{er} prix. — Grosvallet, Auguste.
2^{me} prix. — Lechartier, Amand.

Précision

1^{er} prix. — Rouard.
2^{me} prix. — Colombel.

Fusils Ordinaires

1^{re} Section.

1^{er} prix. — Hacala, Epiphane.
2^{me} prix. — Bry, Joseph.
3^{me} prix. — Grosvallet, Auguste.

2^{me} Section.

1^{er} prix. — Eon, jeune.
2^{me} prix. — Lechartier, Amand.
3^{me} prix. — Letourneau.

3^{me} Section.

1^{er} prix. — Wittel, Thomas.
2^{me} prix. — Leborgne, Joseph.
3^{me} prix. — Vigneau, Alexandre.

4^{me} Section.

1^{er} prix. — Couset.
2^{me} prix. — Clark, Isaac.
3^{me} prix. — Bellanger, Charles.

Carabine Flobert

1^{er} prix. — Vincent, Jean-Louis.
2^{me} prix. — Lavissière, Jean-Marie.
3^{me} prix. — Durbec, (capitaine.)

Revolver

1^{er} prix. — Humbert, Léon.
2^{me} prix. — Coquet.

CA & LA

C'est à peine si je suis remis des fatigues que m'ont occasionnées les fêtes du 14 Juillet. Pendant que, le soir, les bâtiments faisaient résonner leurs gros canons et que notre Commandant essayait de faire entendre ses *pierriers*, je donnais un bon coup de fourchette au fond de notre imprimerie que Lelandais avait transformée en salle de banquet artistiquement décorée. — Le buste de la République présidait. — Notre dîner a été plein d'entrain et suivi d'un petit concert. Rédacteurs, typographes et apprentis, tous y étaient. Ce n'était pas comme au dîner *officiel* donné la veille par le Commandant et où ceux qui auraient dû être les premiers invités brillaient par leur absence ! M. de Lamothe ne savait sans doute pas qu'il est pour lui de première obligation d'inviter à ses dîners officiels les chefs d'administrations de l'Intérieur et de la Justice ; les titulaires de ces emplois n'ont pas dû lui garder rancune de son oubli, convaincus qu'il n'avait péché que par ignorance.

×

Un de mes collaborateurs ayant donné, dans le dernier numéro du journal, un compte rendu parfaitement exact de la soirée du 14 Juillet, je n'ai rien à y ajou-

ter si ce n'est que tout a été magnifique. Dimanche a eu lieu notre *Tir national* annuel qui n'avait pu se faire le 14, par suite de quelques gros grains de pluie arrivés juste au moment du départ des tireurs. — Son Excellence, M. le Gouverneur général des îles St-Pierre, Miquelon, aux Chiens, aux Pigeons et C^o, n'a pas daigné nous faire l'honneur d'assister à l'ouverture de ce Tir, comme nous y avions habitués ses prédécesseurs. — Tout ne s'en est pas moins bien passé et peut-être n'aurais-je pas à en dire autant si M. de Lamothe avait été là.

Avec tout cela, je n'ai pas été plus heureux cette année que précédemment. — Quand je fais les exercices préparatoires, je mets toutes mes balles dans la cible ; je vais au Tir général !... Crac, elles sont toutes à côté. — C'a encore été de même cette année ; je m'attendais cependant bien à décrocher au moins un prix.

J'espère être plus heureux l'an prochain. Mes nombreux compagnons d'infirmité en disaient tout autant en s'en retournant chez eux les mains et les poches vides.

Le soir, notre fanfare St-Pierraise a pris l'initiative d'une nouvelle retraite aux flambeaux qui a eu tout l'entrain de celle du 14 juillet. J'ai suivi la dernière, comme j'avais suivi la première, en bon citoyen ami de la joie. Les chants de la *Marseillaise* et du *Départ* se mêlaient à ceux de *Céline* et de la *Briguedondaine*. Un groupe de jeunes gens m'a bien fait rire : il s'est arrêté devant moi et a chanté, avec un accord parfait, les couplets de mon lapin de Langlaise.

Tranquill' mon p'tit chou mignon, etc.

Champenois qui marchait à dix pas s'est retourné et a fait chorus avec mes jeunes amis. Je me suis couché le lendemain matin, tout comme je l'avais fait le quinze, alors que le soleil était déjà levé... et voilà pourquoi je suis encore fatigué.

×

L'administration fait toujours des affaires avec son bazar administratif. Son imprimerie est de plus en plus acharnée dans sa concurrence contre l'industrie privée. J'ai sous les yeux des circulaires, pour compte de particuliers sorties tout récemment des presses que les contribuables entretiennent pour l'impression des actes officiels et non pour autre chose. Il est vrai que l'on se moque au Gouvernement des pièces officielles comme du reste. Nous voilà tout de suite au mois d'Août et l'annuaire de la Colonie qui paraît au mois d'Avril ou au commencement de Mai, quand M. de Lamothe était à courir la Bulgarie, en est encore à nous faire connaître la couleur qu'il aura cette année. Et les procès-verbaux du Conseil général dont certains datent du commencement de février... L'imprimerie n'a pas eu le temps de s'en occuper, ou plutôt M. de Lamothe n'a probablement pas voulu qu'elle s'en occupât. Peut-être M. de Lamothe a-t-il ses raisons pour cela ; peut-être veut-il retarder autant que possible la publication de pièces qui ne sont pas toujours des éloges à son adresse ! Il faudra cependant bien que ces procès-verbaux

soient publiés un jour et alors on surmènera ces braves ouvriers de l'Imprimerie si on ne les surmène pas dès aujourd'hui pour satisfaire les fantaisies de notre Commandant.

Et dire que ce n'est que parce que Lelandais imprime *l'Indépendant*, son journal, qu'une administration se met à faire concurrence à une industrie privée qui ne s'est créée, dans la colonie, qu'avec bien de la peine !

Lelandais doit s'attendre à voir son ancien client, M. de Lamothe, lui faire concurrence dans toutes ses autres branches d'industrie... Que j'aimerais donc voir ce bon papa Commandant s'établir marchand de papier, monter un atelier de reliure et tenir le plat de Figaro !!!

C'est la grâce que je souhaite à mon pays.

TRANQUILLE.

DISTRIBUTION DES PRIX

Nous voici arrivés, à la fin de l'année scolaire et par conséquent nous touchons à ce jour tant désiré des écoliers, à celui de la distribution des prix.

Mardi dernier, dans la grande salle du café Joinville, notre école communale de garçons a inauguré cette série de fête de famille qui ont toujours eu à St-Pierre la faveur du public. Disons bien vite qu'à St-Pierre il y a beaucoup d'intéressés à y prendre part.

En effet, si nos renseignements, sont exacts, aux derniers examens, 330 enfants fréquentaient l'école des frères, et sans compter ceux qui ne la fréquentent pas du tout ?

C'est donc à notre avis plus de 400 enfants qui devraient fréquenter notre école communale ; mais où les logeraient-on, quand déjà les 330 sont fort à l'étroit, et dans des conditions insalubres ?

La distribution des prix était présidée par M. le Maire ayant à ses côtés M. le Chef du service judiciaire et M. le Préfet apostolique. Plusieurs Conseillers généraux et municipaux avaient tenu à honneur de venir, par leur présence, faire plaisir tant aux frères qu'aux élèves.

La musique municipale, toujours sur la brèche, a fait entendre de fort jolis morceaux de son répertoire qui ont fait un peu oublier la chaleur de la salle.

Nous avons assisté à une petite comédie, intitulée une farce d'écoliers, qui a été fort bien rendue ; ils étaient du reste dans leur rôle, et n'avaient qu'à jouer au naturel. Le rôle de Jocrisse a été merveilleusement interprété et bien accompagné par un violoniste dont la pose correcte a fait plaisir.

Les principaux couronnés ont été :

Prix offert par M. le Commandant, J. Gautier.
Prix offerts par M. le Maire, 1^{er} E. Béchet.
id. id. 2^{me} P. Olaisola.
id. id. 3^{me} E. Pinel.
id. id. 4^{me} D. Béchet.

Prix offert par M. le Préfet Apostolique, Lefort, Bernard.

Le nombre infini des lauréats ne nous permet pas à notre regret de citer tous les noms.

La rentrée des classes a été fixée au premier lundi de septembre.

Hier jeudi, c'était le tour aux *Nonnes* du collège de St-Pierre dans la salle de M. Erausquin. La solennité était présidée par M. le Commandant de la Colonie qui avait à ses côtés : M. le Chef du Service Judiciaire, M. le Préfet Apostolique, M. le Maire, M. le Chef du Service de l'Intérieur p. i. et M. le Curé de l'Île aux chiens.

La salle avait peine à contenir la nombreuse et élégante assistance qui s'y était donné rendez-vous.

Plusieurs chants, fort habilement conduits, ont remplacé l'absence de musique instrumentale et ont commencé à égayer la salle. Mardi nous assistions à une comédie, hier nous étions à une 1^{re} de tragédie, qui heureusement n'a pas été tragique longtemps pour le pauvre capucin, qui, quoique ayant été poignardé, a repêché sur la scène quelques instants après, en belle et bonne santé : sans doute que le coup de poignard avait été appliquée d'une main inapte.

Les rôles de cette petite pièce étaient bien possédés par les acteurs et ont été parfaitement rendus ; nous en disons autant des décors et des costumes.

Le chef-de-brigands, Rodolphe, était bien avec cette barbe quelque peu inculte, cet attirail d'armes et le grand sabre traditionnel. Le tout tranchant sur la couleur rouge de son costume, qui était de rigueur.

Le lieutenant Piétre a eu une bonne diétion et bonne tenue pendant tout son rôle qui semblait naturel.

Le père Capucin avait la voix fortement enrouée, sans doute par la fatigue de ses nombreuses prédications ; sa robe de bure un peu courte, ce devait être à dessein pour mieux fuir dans la mêlée. Pour peu et sans son rhume de cerveau, nous l'aurions vu les pieds nus, la tête rasée et ceinte de la simple couronne de cheveux.

Les deux enfants du comte des Mollets alias de Lansfeld, étaient charmants dans leurs rôles et dans les duos qu'ils ont exécutés avec force roucoulements. Il n'y manquait qu'un peu plus de sérieux pour que ce soit parfait.

Le comte de Mollets avait belle et fière allure sous son costume de seigneur Vénitien, et son rôle éruditement rempli au moment de la défaite, quand il retrouve son frère et ses deux enfants, qui se refusent d'abord à reconnaître leur oncle dans Rodolphe.

Les figurants, chargés du butin de leur première râle, n'ont pas moins amusé le public, surtout ces deux grands gaillards de paysans avec une botte de foin dans leurs sabots, secouant à toute volée : l'un un jeune chevreau, l'autre un tendre agneau qui ne devait guère gouter les charmes du : ah ! quel plaisir ! dont ils étaient ahuris et même effrayés.

En somme, excellente après-midi qui fait honneur aux élèves et aux professeurs.

FEUILLE OFFICIELLE

Du 16 Juillet 1887.

Par décision du Commandant de la

Quel qu'il soit, enfin, dites-le ; et, je le jure, je vous chérirai davantage encore.

Maguelonne, à cette douce voix, reprit connaissance et embrassa son enfant.

— Allons, puisqu'il le faut, tu sauras tout, fit-elle en essuyant ses larmes... mais tout à l'heure.

Jean Hurrel crut que sa mère usait de subterfuge pour ne point parler.

— Pourquoi pas à l'instant ? reprit-il, sans quitter la main de Maguelonne.

— Parce qu'aujourd'hui je veux te faire connaître toute la bande que je domino. A mes côtés, tu assisteras à la séance nocturne ; et demain, rappelle-toi bien mes paroles, demain, tu auras deux cents hommes dévoués, prêts à te défendre en quelque péril que ce soit... A tout à l'heure, donc ; en présence de tous, tu connaîtras le secret qui te fera davantage aimer ta mère.

Maguelonne, s'étant levée, rentra avec son fils dans la grande salle souterraine.

Cette salle avait subi une complète transformation.

Le tout, parts des torches fumeuses

avaient été fixées aux parois des rochers et jetaient une rougeâtre clarté sur des tables abondamment et presque somptueusement servies, et adaptées l'une à l'autre en forme de fer à cheval,

Les aides de la vieille Arlette achevaient d'apporter les brocs et les gobelets d'étain.

Sur un signe, l'un d'eux mit un couvert à côté de celui de Maguelonne, qui devait occuper la place d'honneur.

Soudain un coup de sifflet se fit entendre puis un second, et ainsi de suite, et des différents côtés de la grotte parurent les *Chevaliers du gibet*.

— Jusqu'à la fin de la scène qui va se passer, dit la Sorcière à Jean Hurrel, observe l'indifférence la plus complète, et tout pas un mot !

— Je vous le promets, ma mère.

En ce moment, les vieilles églises de Paris tintaient les douze heures qui indiquent le milieu de la nuit.

V

Le Secret de Maguelonne

la caverne des gibets portait un costume presque entièrement identique ; il se composait de vieux chaperons rouges usés, de cottes grises, de maillots rapiécés et de souliers noirs à poulaines.

C'était la défroque. — en décadence, — du traditionnel uniforme des truands.

Cette fois, les voleurs n'étaient pas masqués. Bientôt, au nombre de deux cents au moins, ils prirent place autour de la table servie, après s'être inclinés toutefois, et sans mot dire, devant la Sorcière, leur chef.

Cette dernière, dont le coup d'œil observateur remarquait tous les détails de l'arrivée, aperçut parmi la bande quelques visages qui lui étaient jusqu'alors inconnus.

Les lignes de sa physionomie témoignaient la surprise d'abord, puis la défiance. Mais ces deux sentiments ne germèrent pas longtemps dans son esprit.

L'un des voleurs, un peu mieux vêtu que les autres, s'approcha d'elle et lui dit tout bas ces mots :

— Recrues à initier.

La Sorcière, d'un signe de tête, donna son adhésion, et les *Chevaliers*, anciens et nouveaux, continuèrent à prendre place autour de la table.

Néanmoins, avant de s'installer, chacun d'eux se débarrassa, entre les mains d'Arlette et de ses aides, de tout ce qu'il portait sous son bras ou dans les manches de sa tunique grise : c'était le produit des vols opérés depuis la dernière entrevue.

Nos lecteurs qui ont vu, dans le chapitre précédent, Jean Hurrel s'introduire dans la grotte par la dalle des broussailles, se demanderont sans doute comment les hôtes de Maguelonne avaient pénétré, à leur tour dans la salle souterraine.

Ici, de légers détails sont nécessaires. Depuis deux ans qu'ils avaient été organisés en bande par l'énergique volonté de Sorcière, les *Chevaliers du gibet*, obéissant à divers lieutenants, étaient divisés en escouades pour les en reprises du dehors et pour le maintien de la discipline.

A suivre.

Colonie, en date du 16 juillet 1887, M. Certonciny, Paul-Gaston, Chef du 2^e bureau de l'Intérieur, est nommé Chef du service de l'Intérieur *par intérim*, à compter du 17 juillet 1887.

ERRATUM au tableau ci-dessous.

3^{me} colonne, (de tonnage par tonneau)
2^{me} ligne, au lieu de 10 fr. 00, lirez : 0 fr. 60

DÉSIGNATION des NAVIRE.	DROITS			
	d'an- crage par navire	de tonnage par tonneau	de santé par navire	de feu par navire
Navires français				
de 30 à 49 tonneaux ...	0 fr. 75			
de 50 à 149 —	11 00	0 fr. 25	10 fr. 00	
de 150 et au-dessus ...	13 50			
Navires étrangers.				
de 30 à 49 tonneaux ...	22 00			
de 50 à 79 —	30 00	00	60	10 00
de 80 et au-dessus ...	49 00			
Navires français et étrangers.				
de 30 à 49 tonneaux ...	"			15 fr. 00
de 50 à 69 —	"			20 00
de 70 à 99 —	"			25 00
de 100 et au-dessus ...	"			30 00
Navires étrangers.				
de 15 à 29 tonneaux ...	"	"	"	15 00

LES TEMPÈTES

L'amiral Cloué. — L'huile sur la mer. — Tempêtes apaisées. — Précautions utiles. — La vie des marins.

Dans la dernière séance de l'Académie des sciences, l'amiral Cloué a fait une communication fort importante sur l'emploi de l'huile répandue à la surface de la mer comme moyen de calmer la fureur des vagues et d'assurer ainsi la sécurité des navires.

L'amiral Cloué a recueilli plus de deux cents observations relatives à l'emploi récent de ce moyen. A chaque fois les résultats obtenus ont été extrêmement favorables.

Le "filage de l'huile," c'est ainsi que les marins désignent le procédé, se pratique de la façon suivante :

Quand la tempête est trop violente, les vagues déferlent contre le navire et menacent de le briser, les marins prennent alors des sacs de toile, qu'ils remplissent d'étoffes, puis sur celles-ci répandent de l'huile jusqu'à complète imbibition. Deux de ces sacs sont placés à l'avant, deux à l'arrière contre le bordage extérieur du navire, et l'huile s'écoule goutte à goutte, par de petits trous faits au poinçon dans la toile, elle s'étend à la surface de la mer, gagne de proche en proche, finit par entourer le navire, celui-ci est dès lors en sûreté.

En effet sur toute la surface couverte d'huile, les vagues ne déferlent plus, elles n'ont plus de crêtes écumeuses, elles ne présentent plus de ces terribles ourlets qui viennent en s'abattant frapper avec violence les flancs du navire.

Les vagues se sont apaisées, elles se sont transformées en houle, en ondulations nullement dangereuses.

Le navire peut alors attendre sur place la fin de la tempête, ou fuir devant celle-ci, en laissant derrière lui un large sillage couvert d'huile.

M. Cloué cite le cas d'un navire, le "Liverpool City," qui parcourut ainsi au milieu de l'ouragan 170 milles marins "sans, dit-il, qu'une scule goutte d'eau fut venue mouiller le pont."

Le capitaine d'un navire venant de New-York en Europe, avec un chargement de fûts de pétrole, raconte, dans un rapport, qu'au milieu d'une tempête il rencontra un navire désemparé dont les signaux de détresse indiquaient qu'il allait couler bas. Ce premier navire lui-même était fort maltraité, il avait perdu ses embarcations et il ne lui restait qu'un "youyou", un petit canot.

Malgré cela le capitaine voulut tenter le sauvetage.

Il fit répandre du pétrole à la surface de la mer, et en quelques instants sur l'espace qui séparait les deux bâtiments les vagues furent apaisées, le youyou put être mis à la mer, et monté seulement par trois hommes. Il fit plusieurs voyages et ramena tout l'équipage du navire en détresse.

L'entrée de certains ports est extrêmement difficile et dangereuse par les gros temps.

Dans beaucoup, les navires qui se présentent risquent à être brisés sur les jetées ou entraînés au loin.

Or, d'après un grand nombre d'expériences, il est presque toujours possible de calmer les vagues à l'entrée des ports et par suite de faciliter l'entrée de ceux-ci, en répandant au-dehors des jetées "quelques litres d'huile."

Pour une dépense insignifiante, on peut dans ce cas assurer l'existence à de nombreux équipages ou à des passagers et éviter des pertes matérielles d'une grande importance.

M. Cloué cite encore l'exemple d'un bateau de sauvetage qui put pénétrer au milieu de brisants des plus dangereux, grâce à un baril d'huile de poisson, dont il s'était muni.

L'efficacité de l'huile répandue sur la mer comme moyen de calmer les vagues, est donc parfaitement démontrée. Il est donc utile d'appeler sur ce fait l'attention des capitaines de port, des capitaines de navires ou des patrons de barques de pêche, et aussi celles des Chambres de commerce, des Sociétés d'assurances et des Sociétés de sauvetage.

VOYAGES RAPIDES

La « Champagne » était en réparation, les autres paquebots de la ligne du Havre à New-York sont obligés de faire à quatre ce qu'ils faisaient précédemment à cinq. On peut dire que ce sont de « véritables tours de force » et il est heureux que la saison permette d'accomplir ces voyages aussi rapidement.

Nous souhaitons que le personnel soit récompensé des fatigues que ce nouveau

service lui impose et que nos paquebots puissent continuer à s'en tirer avantageusement.

Le paquebot « La Bretagne, » parti du Havre, le 11 mai, à midi est arrivé à New-York, le 19 à 4 heures du matin (durée de la traversée 7 jours 21 heures). Il est reparti de ce port le 21 mai à 6 heures du soir, après y avoir régulièrement accompli toutes ses opérations de débarquement et d'embarquement, charbonnage, etc. Il était de retour au Havre, le 30 à 3 heures du matin (durée de la traversée 8 jours 5 heures).

Le voyage aller et retour, séjour à New-York compris, s'est accompli en 18 jours 15 heures.

La même rapidité de mouvement a été obtenue avec « La Bourgogne » qui, partie du Havre le 18 mai, à 7 h. 30 du matin était à New-York le 26, à 7 h. 30 du matin (traversée 8 jours 5 heures).

Ce paquebot, repartant le 28 mai à 11 h. du matin, et après une traversée de 7 jours 16 heures arrivait au Havre le 5 juin, à 8 h. 30 du matin.

Durée du voyage aller et retour, 18 jours 1 heure.

A propos de voyages rapides, nous ferons remarquer que, depuis trois ans, la ligne White Star fait le service de Liverpool à New-York avec quatre paquebots seulement. La compagnie Cunard le fait également.

(Extrait de la Revue Générale de la Marine Marchande).

A peine remis, incapable encore de marcher, ne se nourrissant que de lait et de bouillon, il rentra à son régiment, continua sa carrière et devint général.

Ce brave vient de mourir : il commandait la troisième brigade de cuirassiers du gouvernement de Paris et était membre du Comité de cavalerie. Il avait cinquante-deux ans.

Malgré un palais artificiel, les ravages de l'horrible blessure qu'il avait reçue en 1870, ont subsisté jusqu'à sa mort, amenant des troubles graves dans la nutrition. De sorte qu'on peut dire que c'est des suites de la blessure qu'il reçut à Sedan qu'il a succombé.

Un de ses médecins a dit : « Il est mort à Paris, mais il a été tué à Sedan. »

Les obsèques du général de Linage ont eu lieu à dix heures et demie.

Le Ministre de la Guerre accompagné du capitaine Driant, de plusieurs généraux, notamment le général de Négrier, et d'un grand nombre d'officiers de toutes armes y assistait.

L'INVASION ALLEMANDE

Les journaux anglais commencent à se préoccuper de l'invasion du pays par les Allemands.

Le Daily-News estime qu'il y en a plus de 70,000 à Londres même et environ 480,000 dans le reste de l'Angleterre.

La Gazette de Cologne croit même qu'à Londres il y a plus de 100,000 Allemands, dans une situation généralement prospère.

Le Ministère du Commerce anglais vient de publier à ce sujet le document officiel qui suit :

« Les ouvriers attachés à l'industrie de la boulangerie déclarent que, depuis nombre d'années, l'influence des boulangeries allemands dans Londres a été si prépondérante que les anglais sont graduellement forcés de renoncer à ce genre d'industrie.

« Une autorité des mieux renseignées dans l'espèce affirme que, durant les dernières années, la proportion des boulangeries allemands s'est accrue de 100 000 à Londres. Il prétend que sur 4,000 maîtres boulanger établis dans cette ville, 2,000 sont allemands.

« Partout où une affaire de ce genre se trouve disponible, il y a chance pour qu'elle soit accaparée par un allemand.

« Les maîtres boulanger allemands n'emploient pas exclusivement des ouvriers de leur pays, mais les exceptions sont bien rares.

« L'ouvrier allemand, surtout dès son arrivée à Londres, s'utilise à meilleur marché que l'ouvrier anglais, ce qui tend de plus en plus à mettre entre des mains allemandes l'industrie de la boulangerie londonienne.

Actes de probité.

Le 19 juillet courant, il a été trouvé sur la voie publique par Lefèvre, Joseph, fils, un bracelet en double.

Le 20 du dit, par Blanchard, Pierre, fils, une somme de 2 fr. 7.

Ces objets ont été déposés au bureau de police.

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT

N° 8

LES

BLANCS DE BRETAGNE

Par JEAN-BERNARD

Mais à partir de ce jour il fut souvent appelé au château pour accompagner Jeanne dans les promenades qu'elle faisait aux environs, soit à dos d'âne, soit même en voiture ; sachant le dévouement absolu de Prosper, le marquis se prêtait aux fantaisies de sa fille ; il n'y attachait pas d'importance ; Prosper était un bon serviteur sûr et fidèle sur lequel on pouvait compter pour veiller sur la jeune châtelaine et rien de plus.

Cependant les deux enfants grandissaient

et la petite fille devenait la jeune fille de quinze ans, dont le cœur commençait à battre le rappel de l'amour.

Prosper avait dix huit ans, c'était un homme à présent ayant abandonné, non pas le presbytère où il logeait toujours, mais les occupations de la sacré, il remplaçait au château des fonctions équivalentes à celles de régisseur.

Ayant appris le calcul avec le père Raphaël, Prosper tenait la comptabilité des fermages de la seigneurie de Saint-Véry et de Chantelal ; très honnête, très laborieux, d'une probité dont il avait plusieurs fois donné des preuves, il jouissait de la confiance du marquis et de l'estime de toute la maison.

M. de Chantelal, si dur pour tout le monde était cependant bon et presque affectueux pour Prosper qu'il traitait différemment des autres domestiques.

Souvent quand un fermier en retard pour ses paiements avait quelque délai à demander au seigneur, il faisait présenter la suplique par Prosper très accueillant, très serviable, et le délai, qui aurait été certainement refusé à tout autre, était toujours accordé.

— Tu as appris le tigre, lui disait quelquefois en riant le vieux Père Raphaël.

Il lui arrivait souvent d'accompagner la

demoiselle de Chantelal dans ses promenades tout comme il l'accompagnait quand elle était toute jeunette.

Il montait à cheval avec elle et tous deux allaient seuls, dans les bois jusqu'à des vingt et trente kilomètres de distance.

Quand le marquis était avec sa fille, Prosper se tenait à dix pas en arrière respectueusement, comme le commandait l'éthique ; mais lorsque les deux jeunes gens se trouvaient seuls, les dix pas étaient négligés, l'éthique mise de côté, ils marchaient côte à côte, causant presque familièrement. Jeanne trouvait du reste dans la conversation de Prosper des agréments qu'elle aurait en vain cherchés autour d'elle. Prosper, après avoir dévoré la petite bibliothèque du curé de Saint-Véry, avait obtenu du marquis la permission de lire les livres de la bibliothèque du château et dans ses études ; il avait acquis une véritable érudition en même temps qu'une grande hauuteur de vues, une indépendance de caractère qui plaissaient à la jeune fille.

Le marquis ne faisait nulle attention à l'intimité qui s'établissait entre sa fille et le jeune intendant ; trop imbu des idées de sa race, il ne pouvait pas admettre, un seul instant même, la supposition que Prosper eût l'audace de lever les yeux sur cette belle jeune fille dont il était le compagnon d'enfance, et, en supposant — chose qui ne lui était jamais venue à la pensée — mais

en supposant que le jeune homme en fut arrivé là, M. de Chantelal comptait trop sur les neuf siècles de noblesse de sa famille pour n'avoir pas la conviction innée que Jeanne aurait rejeté avec dédain des sentiments venant d'un tel roturier, car la routine comportait pour le marquis comme une sorte de flétrissure qui ne s'effaçait pas.

Le marquis n'avait oublié qu'une chose, c'est que le cœur féminin ne compte pas avec ces hiérarchies sociales.

Le cœur féminin a toujours été le même et quelqu'un a été le rang, la position de lui qui a su le toucher et l'émouvoir, il a battu de passion et s'est attaché à l'objet aimé, quelque costume qu'il ait porté, nolac ou manant, recouvert de velours ou de simple sarrau. Le cœur féminin est le premier républicain du monde ; il méprise les distances et les franchit, imposant à tous les préférences égalitaires et faisant plier devant sa volonté qui se résout par l'amour.

C'est ce qui arriva et qui devait certainement arriver pour la toute noble et toute belle demoiselle Jeanne, héritière de Chantelal.

Jeanne avait du reste un fond de nature, une douceur de caractère, un besoin de communiquer ses sentiments qui la disposait aux tendres affections.

(A suivre)

CHANTE-FAUVETTE

NOUVELLE
PAR
TURPIN DE SANSAY

VIII

Le lendemain, Camille était mise en liberté.

Au moment où elle allait sortir du greffe dans lequel on venait de la confronter avec Raoul, M. de Maulebois y entra.

A la vue de sa fille, ce dernier détourna la tête.

— Je n'ai plus de père... murmura la pauvre Camille.

Et se tournant subitement vers Raoul :

— Quoi que fasse la justice des hommes, ajouta-t-elle, je n'oublierai jamais, mon ami, que vous êtes mon véritable époux...

A ces mots, une révolution sembla s'opérer dans l'esprit de M. de Maulebois.

Il s'avanza vers sa fille, la prit par la main et voulut l'entraîner.

— Viens... viens... fit-il.

Camille résista.

Alors le vieillard s'approcha de son oreille, et bien bas :

— Malheureuse, soupira-t-il, c'est ton frère!

A cette confidence, la jeune femme s'évanouit.

IX

A la suite de la scène qui précède, Camille était devenue folle.

Son père la fit enfermer dans un pavillon isolé, au fond du parc de Chante-Fauvette et lui donna pour gardienne une vieille paysanne qui avait été au service de M^{me} de Maulebois, morte elle-même dans ce pavillon du parc, qu'elle affectionnait et dans lequel sa fille était, maintenant, en proie à un mal terrible.

La folie de Camille était douce; mais, par moments, elle prenait un caractère d'exaspération.

Alors, la malheureuse s'acharnait à chercher un objet invisible et accompagnait ses recherches de mots inarticulés et sans suite.

Ce à quoi elle s'efforçait le plus, c'était de gratter avec ses ongles le papier qui recouvrait le mur de sa chambre de captivité.

Un jour elle déchira une si grande bande de ce papier qu'elle découvrit une petite cachette dont la porte ne fermait pas à clé.

Instinctivement, elle ouvrit cette cachette.

Elle y trouva des feuillets que, machinalement, elle se mit à parcourir.

Mais elle ne les lisait pas, la pauvre insensée!

Elle s'en amusait comme un enfant s'amuse d'un jouet, sans le définir.

A un de ces moments de jeu, M. de Maulebois ouvrit doucement la porte de la chambre et entra.

Il prit, avec un sourire de compassion, les papiers que tenait sa fille.

Il les parcourut avec attention.

Puis, tout à coup, sa physionomie changea d'expression.

De grosses larmes tombèrent sur ses joues.

Il saisit dans ses bras la tête de son enfant et l'embrassa avec la plus tendre effusion.

Puis il sortit précipitamment....

X

Trois jours après Raoul et son père, mandés en toute hâte par M. de Maulebois, arrivaient à Chante-Fauvette.

La Cour d'assises de Tours avait acquitté le jeune homme faute de preuves et croyant, en outre, qu'il se dénonçait faussement pour sauver Camille.

A peine Raoul et son père furent-ils entrés dans le cabinet de M. de Maulebois que ce dernier, tendant la main à M. de Morgis :

— Pardonnez-moi, lui dit-il, j'avais tort de vous avoir mal jugé.

Et il lui présenta le dossier de feuillets découverts par Camille.

Ce dossier contenait des lettres de Valpurgis père, et un mot de M^{me} de Maulebois, concluant :

— Valpurgis est un misérable.

— Vous le voyez, fit le père de Raoul, dans notre lutte passée où vous fûtes vainqueur, et à la suite de laquelle M^{me} de Maulebois vous accorda sa main, je n'ai jamais franchi les limites de l'hon-

neur.

M. de Maulebois essuya une larme. Un instant après, les deux gentilshommes se tendaient une main que rapprochait la plus sincère estime.

Tout nuage avait disparu, grâce aux papiers découverts par la pauvre folle. Raoul restait le plus malheureux.

XI

Depuis de longs mois, Camille avait perdu la raison.

Mais le médecin qui la traitait ne désespérait pas encore.

L'époque approchait où l'infortunée allait donner le jour à un enfant, et déjà le docteur avait constaté que le cerveau de la folle semblait davantage en travail.

Il espérait une crise.

Enfin le grand mouvement de la nature commença dans celle qui se préparait à devenir mère.

L'homme de science ne quitta plus Camille.

Raoul avait obtenu de rester, pendant l'accouchement, dans une chambre voisine de celle où la femme qu'il aimait était en proie à la souffrance.

Le jeune homme, lui, redoutait un événement fatal.

Pendant le travail de la nature, qui fut long et douloureux, Camille eut un effrayant délire, presque une fièvre furieuse.

Bref, la délivrance s'opéra.

A dater de cet instant, tout délires cessé.

Le médecin, qui observait tous les détails de ce drame pathologique, eut une inspiration.

Il prit dans ses bras l'innocente créature qui venait de faire son entrée sur la terre et la présenta à Camille.

La jeune mère, avec un sanglot, mais sans exaltation, tendit à son tour les bras à son enfant.

— Pauvre petit être, murmura-t-elle, il n'aura pas de père....

Raoul s'avanza.

Camille poussa un cri et s'évanouit.

Quand elle reprit ses sens, elle était entourée du médecin, de Raoul et de M. de Maulebois qui tenait son petit-fils sur ses genoux.

— Mon père!... fit la jeune mère avec terreur.

M. de Maulebois souleva l'enfant, et le désignant à sa fille qui venait de recouvrer la raison :

— Allons, guéris-toi vite, conclut-il avec un sourire, afin d'assister avec ton époux au baptême de Gaston de Morgis.

FIN

Quelles sont les villes les plus gaies? *Riom, Joyeuse.*

Les plus rafraîchissantes? *Orange, le Puy.*

La plus gourmande? *Avalon.*

La plus légère? *Liège.*

La plus poétique? *Amiens.*

Les plus transparentes? *Vitré, Tulle.*

Les plus libres? *Villefranche, Libreville.*

La plus végétale? *Fougères.*

La plus orientale? *Lorient.*

Les meilleures? *Bonneville, Saintes.*

La plus bruyante? *Tonnerre.*

CHOSES ET AUTRES

— Célestine!

— Voilà, madame, voilà.

— Vous ne pourriez donc pas aller plus vite?

— Puisque Madame veut une bonne qui ne court pas.

X

Au foyer des artistes. Il est question d'un camarade :

— Ce garçon-là ne réussira jamais comme tenor.

— Il a pourtant des notes très-élégées....

— Oui.... surtout chez les fournisseurs.

X

Quand la langue vous fourche.

— Quelle moule bien taillée! s'écrie le due d'Enface en voyant une charmante jeune fille, délicieusement habillée.

Le malheureux avait voulu dire: « quelle taille bien moulée. »

Marées de la semaine

JOURS DU MOIS.	JOURS DE LA SEMAINE	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
23	s.	10 h. m. **	10 h. m. 21	4 h. m. 21	4 h. m. 22
24	D.	10 h. 44	11 h. 6	5 h. 5	5 h. 27
25	L.	11 h. 29	11 h. 52	5 h. 50	6 h. 43
26	m.	** h. **	** h. 37	6 h. 21	6 h. 58
27	Je.	1 h. 11	1 h. 41	7 h. 32	8 h. 2
28	v.	2 h. 14	2 h. 49	8 h. 35	9 h. 10
29	dim.	3 h. 25	4 h. 3	9 h. 46	10 h. 24

MOUVEMENT

du port de Saint-Pierre

BATIMENTS DE COMMERCE

Juillet. ENTREES.

- 13 (Cocagne). Mary-B., g. a. c. Lavash, avec planches pour M. Lebuf.
- (Cadix). Edouard, 3 m. f. c. Gigon, avec sel pour les Sécheries de Bouc.
- 15 (Cadix). St-Pierre, b. f. c. Roussel, avec sel pour les Sécheries de Bouc.
- (Cadix). Nancy, g. f. c. Merion, avec sel pour M. F. Le Buf.
- (Guadeloupe). Espiègle, b. f. c. Miniac, avec lest pour MM. M^{me} Guibert et fils.
- 16 (Aspey Bay). Candid, g. a. c. Lubin, avec bêtes à cornes et moutons pour M. Le Buf.
- 18 (Cap Breton). Alexander, g. a. c. Mac Donald, avec bêtes à cornes, moutons et beurre pour MM. Folquet et fils.
- (Liscomb). North Star, g. a. c. Conrod, avec planches pour M. E. Houdace.
- (Shipharbour). Rival, g. a. c. Brien, avec douvelles pour M. Ch. Landry.
- (Sydney). Noémie, b.-g. f. c. Monnier, avec charbon pour M. Aug. Girardin.
- (Sydney). St-Claire, g. f. c. Nicol, avec charbon pour M. J. Clément.
- (Guadeloupe). Heroïne, g. f. c. Tréminin, avec lest pour MM. Beust et fils.
- 19 (Souris). Mary-Joseph, g. a. c. Cailly, avec bêtes à cornes pour M. E. Poulain.
- (Cadix). Marguerite, b. f. c. Besnier, avec sel pour MM. Beust et fils.

Juillet. SORTIES.

- 11 (Marseille). Marguerite, b.-g. f. c. Lainé, avec 120.040 kg. morue sèche, chargé par MM. Aug. Lemoine, Anat. Lemoine, H. Lecharpentier, V^e Ed. Thomazeau et C^{ie} et Riottreau et fils.
- 12 (Port de Bouc). Héleise, b.-g. f. c. Leterrier, avec 346.775 kg. morue verte, chargé par les Sécheries de Bouc.
- 15 (Guadeloupe). François-Joseph, b.-g. f. c. Kerguenou, avec 103.076 kg. morue sèche, chargé par MM. Beust et fils, H. Lecharpentier, Riottreau et fils, M^{me} Guibert et fils.
- 16 (Bordeaux). Emile, b.-g. f. c. Aubin, avec 217.525 kg. morue verte, chargé par MM. Comolet frères et les fils de l'aîné.
- (Bordeaux). Louis-Pierre-Marie, b. f. c. Letestu, avec 227.480 kg. morue verte, et 31.900 kg. rognons chargé par MM. P. Hermen, U. Delugen et M^{me} Soula.
- (Guadeloupe). Canadienne, g. f. c. Lebreton, avec 78.102 kg. morue sèche chargé par MM. Riottreau et fils, M^{me} Guibert et fils, V^e Ed. Thomazeau, et C^{ie} Aug. Lemoine et H. Lecharpentier.
- 18 (Sydney). Marie-Jane, g. a. c. Sully, avec lest.
- 18 (Cap Breton). Candid, g. a. c. Lubin, avec lest.
- 19 (Bordeaux). Cité d'Aleth, 3 m. f. c. Pelletant, avec 413.450 kg. morue verte et 722 c. homards, chargé par M. Danguilhen aîné.

ANNONCES ET AVIS.

EN VENTE A COMMISSION
chez M. J. CLÉMENT, fils.
Rue Granchain

Beurre frais du Cap-Breton
en gros et détail.

EN VENTE
chez
E. LENORMAND

Sacs en toile à 0 fr. 40 c.

En cours de publication dans
LE JOURNAL DU DIMANCHE

Recueil littéraire qui paraît tous les Dimanches

LES NUITS DU PÈRE LA CHAISE